

Zeitschrift: Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art
Herausgeber: Visarte Schweiz
Band: - (1929-1930)
Heft: 6

Artikel: Remarques sur la décoration dramatique
Autor: Vincent, Vincent
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-625118>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

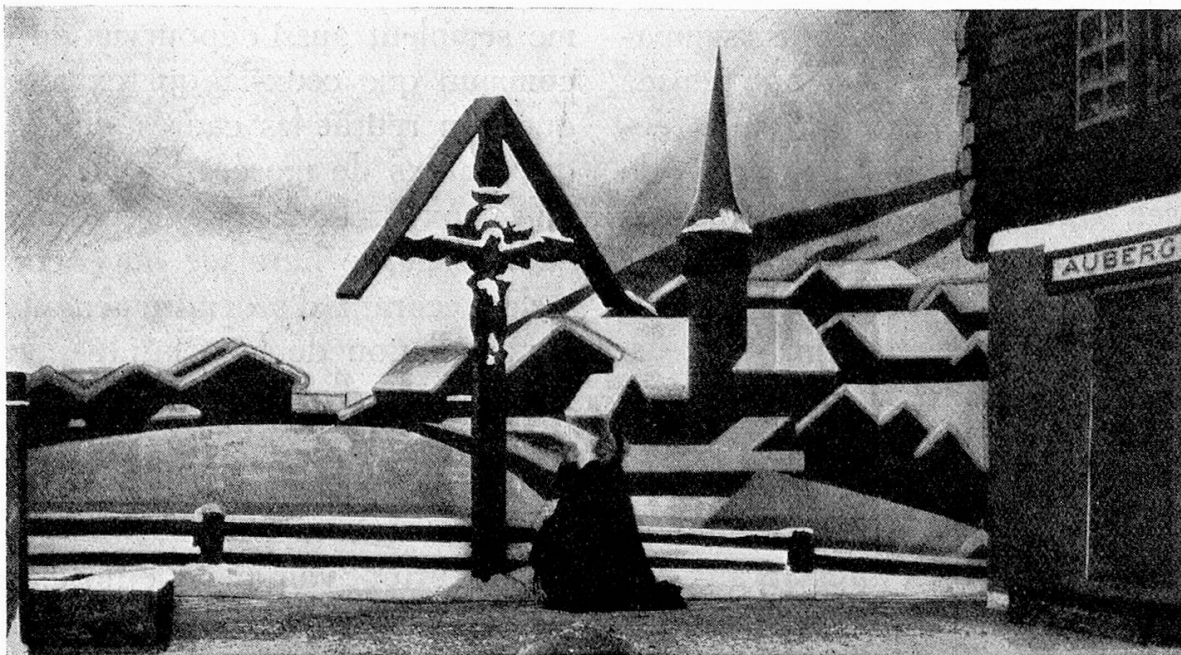
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Jean Morax „La Nuit des 4 Temps” (Théâtre de Lausanne)

Photo Progrès Felostein

Remarques sur la décoration dramatique.

Vincent Vincent.

On a accoutumé parfois – avec raison d'ailleurs – de considérer la chose, c'est-à-dire le moyen, séparément de l'effet. Mais au théâtre cela est certainement une erreur.

Lorsque l'on écrira l'histoire de l'art au XX^e siècle, lorsque le recul des années aura nivelé un ensemble un peu cahotique, lorsque les angles, sous lesquels on considère certaines productions actuelles, se seront émoussés, on pourra enfin voir – dans le domaine traitant de l'art décoratif et de l'art appliqué – la place rétrospective exacte tenue par les décorateurs de théâtre. Par ceux surtout qui influencèrent si fortement les décorateurs mobiliers et vestimentaires.

On peut voir, déjà aujourd'hui nettement, l'influence d'un Bakst, d'un

Fritz Erler, d'un Drésa sur la mode et le mobilier de 1913–1914.

Le théâtre ayant toujours été – et à quelque époque que l'on se place – une synthèse de la vie, ses décorations demeureront aussi la synthèse décorative d'une époque précise, d'un temps, d'un seul moment, . . . tout comme une héroïne de roman conservera – en dépit des années – la tradition d'une mode: Mimi Pinson évoquera toujours les „anglaises”, les manches-à-gigot et les cothurnes; Marguerite Gautier la crinoline du Second-Empire de Napoléon III et Manon Lescaut la capeline ou les falbalas du XVIII^e siècle à paniers. Types définis, s'inscrivant dans une époque exacte, un cadre rigoureux.

Le théâtre étant une synthèse de

la vie, se prête, par cela même, à la fantaisie précisément la plus sympathiquement libre. Miroir d'une pensée qu'il *interprète* en l'extériorisant: fées shakespeareiennes, imageries de Musset, opéras wagnériens, fresques de Hugo, etc., . . . la démarcation entre la vie réelle et le domaine purement fictif de l'imagination.

Le décorateur dramatique se doit de faire la part du lion au rêve de l'auteur théâtral.

Ces dernières années, on a pu voir le résultat désastreux apporté aux décors de théâtre par des peintres non spécialisés dans le domaine de la décoration dramatique. Les résultats de leurs recherches ont généralement donné un agrandissement de tableau de chevalet transposé aux dimensions de la scène.

Ils ont été beaucoup trop loin dans la pernicieuse recherche de la fioriture, de la couleur du *tableau*; oubliant, de ce coup, le rythme d'une *décoration* vivante et objective.

On a été trop avant, de même, à l'opposé, dans le domaine de la simplicité.

On a édulcoré, émasculé, appauvri des ensembles en les composant – un tantinet au hasard le plus manifeste – de draperies en toile à sac, de quelques mètres de velours, noir, généralement, et d'escaliers en ciment-armé.

Trop souvent on a cru que simplicité était synonyme de pauvreté, tout comme brutalité synonyme de force. Résultat: le tréteau nu. Or le tréteau nu, c'est incontestablement de l'esthétique négative: le triomphe des impuissants érigé en dogme.

Les gens demandant un tréteau nu me semblent aussi dépourvus de sens commun que ceux-là qui exigeraient que l'on retirât les cadres aux toiles des maîtres de musées. Cela sous le fallacieux prétexte que la dorure, le guillochage, le burelage ou encore le style décoratif d'un cadre gênent leur contemplation de la peinture pure. . . C'est farine d'un même acabit.

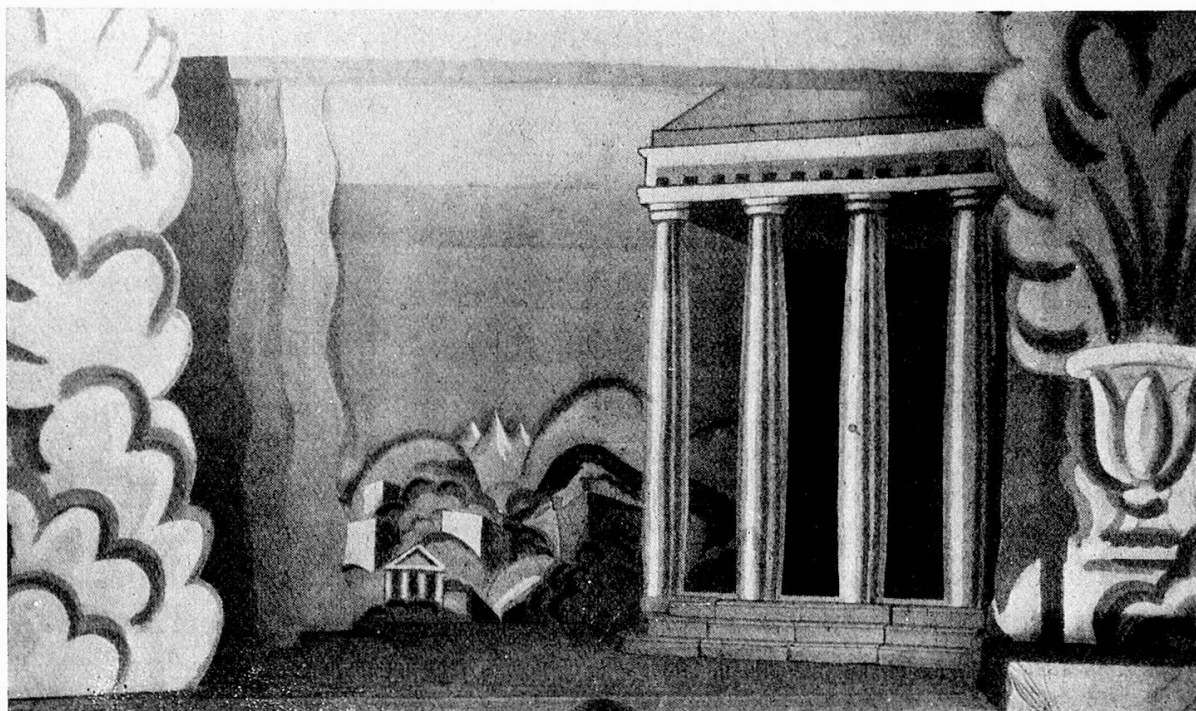
Le public est certainement un peu enfant; il a raison. Il aime les belles choses un brin tapageuses, au théâtre. Il aime surtout *voir* quelque chose. Cinq longs actes, devant une draperie, l'ennuient.

Les gens de goût préfèrent un cadre ayant de l'allure, même à défaut de style. Quand il y a le style, par dessus le marché, le public intellectuel, artiste, peuple hurle de joie et trépigne d'aise.

Le théâtre est demeuré une convention si belle qu'il est ridicule de vouloir le diminuer, le réduire à un schéma liminaire aussi ennuyeux que celui d'une courbe météorologique ou d'une feuille de température.

Surtout – ah! oui; surtout, – ne *déthéâtrifions* pas le théâtre sous le prétexte *d'épousseter les cadres*, – (formule chère à notre époque) – le café sans caféine a toujours été odieux, le tabac sans nicotine sans saveur, le vin sans alcool déplorable et le fromage sans caséine atroce. Sachons nous garder à carreau en conservant aux choses leurs qualités propres, leur mérite intrinsèque.

En Suisse romande la décoration dramatique existe trop peu sur ses scènes municipales subventionnées. Celles-ci jouent – au hasard – n'im-



Vincent Vincent „La belle Hélène” (Théâtre de Lausanne)

Phot. Emile Gos

porte quoi et n'importe comment dans le décroche-moi-ça un peu fripé de leurs magasins d'accessoires; avec, parfois, des „ravaudages“ supermodernes et tapis d'orient, plantes vertes ou mobiliers nègres prêtés par une firme complaisante, soucieuse avant tout de réclame.

De temps à autre un directeur se donne les gants de faire un effort louable, afin de tâter d'une plastique neuve. Rentre-t-il dans ses frais? . . Il faut comprendre ses craintes fortement justifiées et les municipalités haussent les épaules, sans augmenter les subventions.

Remarquez que les taxes et les

impôts sont assez minces et le jeu de leurs surenchères ne valent certes pas la chandelle qu'ils pourraient logiquement rapporter.

Pourquoi un budget ne comporterait-il pas en l'occurrence et en plus des frais courants, un bilan pour permettre à son directeur de mettre en scène une œuvre choisie, dans une plastique renouvelée? . . .

Il serait à souhaiter que les decorateurs pussent s'occuper davantage des décorations dramatiques.

Une époque a vécu. Il faut savoir – en beau joueur – enfin tourner une page.